

Albert Piette

## **De la distance au rôle au mode mineur de la réalité: contribution à la sociologie de l'interaction**

---

*Résumé.* Cet article prend au sérieux l'hypothèse du mode mineur de la réalité, c'est-à-dire les petits détails de l'interaction, non partagés par tous les acteurs, jugés non pertinents et à peine remarqués par eux-mêmes. L'objectif de la conceptualisation proposée par l'auteur est de se démarquer de l'analyse goffmanienne de la distance au rôle, car l'observation par Goffman des "hors cadre" et des "contingences particulières" ne sait pas sortir du schème interactionniste interprétant en termes d'impertinence (et donc de pertinence) ce genre de comportements toujours vus comme à gérer par l'acteur.

*Mots-clés.* Goffman – Interaction – Mode mineur de la réalité – Observation – Distance au rôle

La sociologie de l'interaction a pour but d'observer et d'analyser les séquences d'action accomplies par les hommes entre eux. C'est une évidence: il existe d'autres unités d'observation et d'analyse; ainsi la tradition ethnologique vise la culture dans sa globalité, sans se préoccuper des séquences d'action proprement dites. Qui dit observation dit en effet sélection d'un ensemble de détails non observés ou observés mais non notés, notés mais non retranscrits dans un premier jet, retranscrits mais finalement non écrits. Cet article voudrait suggérer un détail capital dans le processus interactionnel et éliminé par les sociologies de l'interaction, sinon de

leurs points de vue d'observation, de leurs analyses théoriques. Ce détail est capital précisément parce qu'il est sans importance pour les acteurs eux-mêmes dans leur interaction: attitude distraite, regard latéral, expression d'engagement minimal – ce que nous appelons le mode mineur de la réalité. Ce détail contingent nous dirons non pertinent vaut comme tel, en tant qu'il n'est pas intégré à la logique socioculturelle de la situation. C'est à ce titre qu'il constitue l'indice, nécessaire dans une situation sociale, de la présence d'hommes ordinaires, si l'on veut d'êtres humains. Avant d'exposer notre propre théorisation sur ces détails non pertinents, l'article consacre une large part au travail méthodologique et théorique de Goffman qui, dans la tradition interactionniste américaine, est sans doute un de ceux à avoir été le plus loin dans l'analyse des détails de la vie quotidienne. En particulier, le concept de "distance au rôle" qu'il a très nettement valorisé sera confronté à la notion de "mode mineur de la réalité" telle que nous la proposons à partir de ces détails non pertinents. Pourquoi, en fait, la subtilité de l'oeil sociologique de Goffman n'a-t-elle fait que frôler ou contourner ces détails non pertinents? La réponse se situe à plusieurs niveaux: d'une part, les modalités d'observation de la tradition interactionniste (et de Goffman en particulier); d'autre part, le cadrage théorique que constitue l'interactionnisme symbolique lui-même (dont l'oeuvre de Goffman constitue une articulation de plusieurs axes centraux). Mais il faut d'abord expliciter ce que nous entendons par mode mineur de la réalité.

### **1. L'hypothèse du mode mineur de la réalité**

Nous faisons donc l'hypothèse qu'il existe dans une interaction des éléments non pertinents au déroulement significatif de celle-ci, et non largement partagés par l'ensemble des participants. Ces détails sans importance ne peuvent être complètement partagés, devenir collectifs, sans qu'ils deviennent aussitôt essentiels, donc pertinents ou impertinents à la situation. Il est clair que de tels détails ne peuvent être repérables par l'observateur que sur fond de typicalité et de pertinence déjà connues. Gageons que toute personne à qui nous ferions voir de tels détails sur une photographie, par exemple des attitudes ponctuelles de distraction ou d'inattention, interpréterait effectivement notre insistance comme une focalisation sur "des choses sans importance". Il est presque certain qu'étonnée de

nos observations elle répondrait d'une intonation qui ne tromperait pas sur l'intérêt qu'elle porte à notre propos. Lassée par notre manque de finesse, haussant les épaules et comme si notre interrogation allait tellement de soi, elle dirait: "ce sont des hommes, c'est humain!". Cette réponse évidente suggère la présence d'une dose d'humanité dans de tels détails qui paraissent sans importance. De tels gestes ou de telles attitudes n'ont pas pour l'acteur lui-même une signification principale et sont dans certains cas produits à son insu; ils sont reconnus comme "émiquement" non pertinents. Ils sont non remarqués et inobservés par les partenaires de l'interaction elle-même, ou en tout cas non réfléchis parce que jugés sans importance. Ce détail n'introduit pas un nouveau système de signes directement pertinents et interprétables par les interactants. Au contraire même, c'est en tant qu'ils constituent un simple indice d'humanité qu'ils ne s'insèrent pas dans la pertinence significative d'une interaction ou dans la typicalité d'un modèle culturel. C'est à ce titre qu'ils sont nécessaires. Pour nous en convaincre, imaginons quelques instants une situation où tous les participants seraient dans un état de pleine concentration intellectuelle ou de total absorbement émotionnel. Bien vite, devant ces sujets hypnotisés, les uns ou les autres vont "craquer": c'est la moquerie, la folie, la peur ou la fuite. Peut-on imaginer une cérémonie religieuse avec tous les fidèles absorbés complètement dans leurs prières, les mains jointes et écoutant les paroles du prêtre sans aucune latéralité dans le regard ou l'attention, sans penser à autre chose? Ainsi, ce que l'ethnographe cherche à observer n'est plus l'acteur pleinement engagé dans son rôle ou le spectateur idéal attentif et toujours bien placé. Au sein d'une manifestation syndicale qui peut apparaître rétrospectivement au sociologue comme le point de départ d'un mouvement social, une observation rapprochée ferait voir aussi des militants parler d'autres choses, injectant dans leur rôle de militant des traits issus d'autres rôles, n'arborant pas l'attitude et la posture fanatique, sans pour autant tomber dans l'indifférence ou l'insincérité. De même, au cours des réunions qui ont peu à peu préparé et construit cette manifestation, les participants, à peine sortis de leurs activités professionnelles ou familiales, "retraient" difficilement dans la nouvelle situation, pensant à autre chose, ou se laissant distraire par différents objets. Entre l'indifférence et le fanatisme, la situation se régule dans un dosage humain d'"attention" et de "souplesse intérieure". C'est le mode mineur de la réalité.

Précisons quelques caractéristiques du mode mineur de la réalité. D'abord les détails non pertinents qui le constituent ne sont pas un modèle d'engagement à partager. Le mode mineur n'existe effectivement que si un geste, un détail n'est pas présenté comme un modèle de comportement et d'engagement partageable avec les autres partenaires de l'interaction. Seulement toléré, il ne peut devenir un type de conduite imiter. Sinon, les gestes, passant du mode mineur en majeur, impliquent via l'intention pleinement stratégique et partagée, une situation de chahut et de complète instabilité. On ne peut imaginer une scène spécifique envahie par un ensemble d'actions non prévues dans la performance (tous les individus distraits, assoupis ou en aparté) sans penser à son effondrement immédiat. Le mode mineur n'est non seulement pas une situation de chahut destructeur, ni non plus de la provocation "symbolique" dont la stratégie est précisément de savoir jusqu'où aller pour provoquer sans détruire la situation. Les détails non pertinents restent en deçà de cette impertinence significative.

La description, par Simmel, de l'attitude de la coquette face à son prétendant permet d'insister sur un autre point: le mode mineur ne participe pas d'une ambivalence comportementale qui jouerait d'une double pertinence. "Le regard lancé du coin de l'oeil, la tête à demi-tournée est caractéristique de la coquetterie dans sa manifestation la plus banale. Il y a en lui à la fois l'acte de se détourner tout en donnant, dans le même moment fugitif, quelque chose de soi" (Simmel, 1986: 49). Tandis que le mode mineur fonctionne à partir d'une oscillation entre un fond de pertinence significative et le détail non pertinent, la coquetterie renvoie à une double pertinence égale. Nous dirons: une pertinence ambivalente c'est-à-dire l'oscillation entre le "oui" et le "non" à l'amour sans jamais aller au bout de l'un ou de l'autre. Le comportement ironique ne peut être confondu non plus avec le mode mineur. Comme lui, en tant qu'acte situé entre les interactants, il suppose la même exigence pragmatique du même message émis et reçu sur le mode (en l'occurrence) ironique. Mais comme la coquetterie, il renvoie à l'intention de jouer sur un double sens à partir de la confrontation de deux "isotopies" pertinentes à la fois: énoncer X, et faire entendre non X à partir de signes qui dans ce cas sont d'autant plus efficaces qu'ils sont moins visibles (cf. Groupe  $\mu$ , 1978 et Kerbrat-Orecchioni, 1980). Mais ces signes qui pourraient être des détails non pertinents deviennent alors des marques pertinentes de la stratégie ironique, plus ou moins légère ou plus ou moins mordante selon les situations.

S'impose ici une importante remarque: il n'y a pas de détails qui constituent en eux-mêmes des paramètres qui génèrent du mode mineur. Celui-ci est bel et bien une affaire interactionnelle supposant de la part de l'émetteur un trait comportemental ou cognitif intentionnel mais non stratégique, sans proposition aux autres d'un modèle de comportement partageable, et du côté du (des) récepteur(s) une opération de discrimination cognitive capable de distinguer le pertinent du détail laissé pour mineur et ainsi toléré. Au moindre décalage dans le jeu de communication (intention stratégique ou focalisation paranoïde sur un détail particulier), il n'y a plus de mode mineur. Mal discriminer, majorer sur ce qui est mineur pour l'émetteur, ou ne pas tolérer un trait comportemental non pertinent effacent tout mode mineur d'une action. L'hypothèse peut être faite selon laquelle la présence ou l'intensité des détails non pertinents se situent au croisement de deux variables. La première correspond à l'exigence de coordination de la situation. D'un extrême à l'autre, entre quelques piétons déambulant sur le trottoir d'une rue et des soldats dans un défilé militaire en tant que représentants de la force civique d'une action, la présence du détail non pertinent constitutif du mode mineur est inversement proportionnelle à l'exigence de coordination. La deuxième variable correspond à la présence d'objets dans une situation, en tant qu'ils constituent un "appui à la détermination des contours de l'action" et qu'"ils fournissent des repères dans la formation d'attentes sur la suite de l'action" (Thévenot, 1993: 278). Dispositifs stabilisateurs, personnes-ressources, mise en mémoire d'expériences antérieures semblables constituent un ensemble d'objets capables, sur fond d'exigence égale de coordination, de faire monter la tolérance aux détails particuliers. Imaginons pour un même motif de rencontre la présence de deux amis dans un café et celle de trois ou quatre autres amis au même endroit. Faute de personnes-ressources capables de soutenir l'interaction en cas de "défaillance", le face-à-face implique beaucoup moins de tolérance aux détails particuliers que l'autre rencontre. C'est sans doute une des raisons pour lesquelles les analyses interactionnistes, surtout focalisées sur le face-à-face, n'ont jamais valorisé la présence du mode mineur en tant que tel dans une interaction. Mais il en existe d'autres. Se pose donc une question capitale: pourquoi la tradition interactionniste a-t-elle manqué ce mode mineur de la réalité? L'oeuvre de Goffman peut nous aider à répondre. d'abord à un niveau méthodologique.

## 2. L'observation comme interaction

Même si Goffman est peu disert sur sa propre méthodologie, les quelques pages qu'il consacre à ce sujet dans l'introduction de sa thèse de doctorat sont très éclairantes: pas question, écrit Goffman qui fait de l'interaction conversationnelle l'objet de son travail, de pratiquer les techniques formelles classiques comme le questionnaire ou même l'interview, ou d'autres techniques d'enregistrement comme la photographie. Il faut plutôt donner et gagner sa participation dans les interactions quotidiennes elles-mêmes dont le test de réussite, rappelle Goffman, renvoie au nombre de "sanctions informelles" en cas d'erreur. "Participer dans une interaction sans mettre l'autre dans l'embarras ou mal à l'aise exige que nous montrions, presque sans y penser, un tact constant et une préoccupation des sentiments des autres. Pour exercer cette discrétion, il est nécessaire de percevoir correctement les indicateurs de ce qu'ils ressentent" (Goffman, 1953: 6-7). C'est sa participation à un ensemble de situations interactives qui permet à Goffman d'observer "de manière profonde et intime, comme tout participant ordinaire le ferait" (p. 6), à partir de la confiance des gens pouvant tout au plus confirmer ou infirmer les interprétations du chercheur. Ainsi, l'observation nécessairement participante se présente comme une interaction proprement dite, disons une relation de face à face entre l'observateur et la (les) personne(s) observée(s) (cf. Cicourel, 1964, 1979; Denzin, 1989 ; Douglas, 1976). Selon cette perspective qui associe l'observation à une "rencontre sociale" constituée de conversations et de jeux de regards, les méthodes de travail de l'observateur sont bien celles de la vie quotidienne et de toute interaction ordinaire. Cicourel juge d'ailleurs instructif de comparer les problèmes méthodologiques d'un chercheur sur son terrain et ceux des interactions de la vie quotidienne (Cicourel, 1964: 65). Présentation respectueuse de soi, recherche réciproque d'informations, inférence à partir des signes expressifs, le *fieldwork* constitue un processus d'apprentissage pour l'observateur et pour l'observé qui ressemble à toute interaction conversationnelle (Rock, 1979: 205). Le *fieldwork* permet ainsi d'acquérir progressivement le "sens" des significations attribuées aux événements, aux personnes, aux objets mais aussi de catégoriser ceux-ci, non à partir d'un processus intellectuel mais d'une expérience personnelle développée et maintenue par une activité partagée avec les gens. Pour être efficace interactionnellement, la compréhension que sous-tend tout processus

d'observation participante porte donc sur les "catégories socialement reconnues" et sur les "significations partagées" par lesquelles le monde social est organisé. Bref, ce qui est pertinent. Quel que soit le rôle du chercheur dans l'interaction – il peut d'ailleurs évoluer en cours de travail (cf. Adler et Adler, 1987) – l'observation participante constitue un accès progressif aux seuls savoirs pertinents et partagés. C'est une contrainte d'efficacité. Les détails qui sont vus et pris en compte ne peuvent que se rapporter à cette exigence d'efficacité, et il apparaît normal dans cette perspective d'observation que les détails non pertinents par rapport aux significations partagées et socialement reconnues soient rapidement oubliés. Et le mode mineur de la réalité ne peut être que manqué.

### 3. L'interaction théorisée

Sur base des données observées, la vision de l'homme présentée par les théories de l'interaction ne pourra avoir qu'un effet cumulatif sur les détails jugés bon à sélectionner ou à mettre à la poubelle. Renchérissant sur la sélection des informations retenues par l'observation interactionnelle, l'interactionnisme symbolique analyse "le processus de détermination de l'indétermination", inhérente à toute situation (Shalin, 1986: 12). Et les éléments essentiels de ce processus sont l'assignation de sens par les individus et la présence d'un cadre d'existence partagé. Chez Goffman, la vision interactionniste atteint un degré de systématisation qui permet de repérer quatre axes. Aucun ne tient compte du mode mineur de la réalité.

1. L'interaction est un ensemble de signes pertinents: non seulement un "flot de messages" dont la particularité est d'être "suffisamment significatif et acceptable par les autres participants pour fournir le point de départ au message suivant" (Goffman, 1988: 96), mais aussi des "sources d'expression" (Goffman, 1953: 73) comme "le style de l'action, la manière selon laquelle elle est effectuée, sa relation au contexte" (p. 50) devenant des "sources d'impression" pour les autres interactants. Par définition, la "symptomatologie sociale" (cf. Winkin, 1988: 68) proposée par Goffman s'intéresse aux regards, gestes, postures et énoncés verbaux seulement en tant qu'ils sont des "signes externes d'une orientation et d'une implication". Les "comportements mineurs" ne sont, selon ce schéma interactionniste, que les signes pertinents pour la

définition de la situation et son maintien. Les détails que nous visons ici ne valent précisément que parce qu'ils ne sont pas pertinents pour cet objectif de définition de la situation.

2. L'interaction est fondée sur une acceptation mutuelle. Sur fond de l'information produite qui permet à l'acteur de prédire le comportement des autres et de se comporter de telle manière à susciter un comportement désiré de ceux-ci (Goffman, 1953: 71), se donnent les lignes directives de l'action et les points importants d'"un accord de surface" (p. 301). A partir de la ligne d'action revendiquée, l'interactant non seulement "garde la face", mais aussi protège celle des autres, dans la mesure où "chacun accepte temporairement la ligne d'action, de tous les autres". C'est le principe même de l'"acceptation mutuelle" faisant valoir, en vue d'une même définition globale de la situation, un savoir et des valeurs partagés sur les faits: "le maintien de cet accord de surface, de cette apparence de consensus, se trouve facilité par le fait que chacun des participants cache ses désirs personnels derrière des déclarations qui font référence à des valeurs auxquelles toutes les personnes présentes se sentent tenues de rendre hommage" (Goffman, 1973, t.1: 18). Or les détails sur lesquels nous voulons attirer l'attention ne valent précisément qu'en tant qu'ils ne sont pas partagés par l'ensemble des interactants et qu'ils restent confinés à l'un ou l'autre individu, dans un ensemble plus vaste.

3. L'interaction se constitue selon un équilibre précaire. Goffman insiste beaucoup sur le risque de "désorganisation", sur la "fausse note" ressentie comme de l'"embarras" produit par "des impairs, des bévues, des gaffes, des bourdes". D'où l'importance des stratégies "préventives" qui servent à éviter les menaces pour l'interaction des stratégies "correctives" devant compenser les dangers qui n'ont pu être évités, ou encore du "tact" face à une étourderie, "qui pousse le public et les personnes de l'extérieur à adopter un comportement protecteur pour aider les acteurs à préserver leur spectacle" (Goffman, 1973, t.1: 216). Les détails constitutifs de mode mineur de la réalité échappent à cette logique de la gaffe et de sa gestion, en tant précisément qu'ils sont non pertinents, c'est-à-dire échappant autant à la pertinence qu'à l'impertinence.

4. L'interaction est aussi un jeu stratégique. "En présence d'autres personnes, on a en général de bonnes raisons de se mobiliser en vue de susciter chez elles l'expression qu'on a intérêt à susciter". D'où bien sûr, l'importance de la "maîtrise des impressions" par laquelle l'acteur minimise les aspects indésirables de sa propre

apparence, "dramatise" ou "idéalise" ceux qu'il veut mettre en valeur. Goffman est passé maître dans les descriptions de ces jeux de suspicion, explicites ou implicites, justifiés ou non justifiés. Et Goffman de conclure: "l'emploi de stratégies de gain est une chose si commune qu'il est souvent préférable de concevoir l'interaction non comme une scène d'harmonie mais comme une disposition permettant de poursuivre une guerre froide" (Goffman, 1973, t.1: 72). Bien sûr, la logique stratégique et l'information pertinente qu'elle produit ne correspondent pas aux caractéristiques du mode mineur de la réalité.

Le lecteur pourrait tout à fait objecter que, parallèlement à ces axes interprétatifs exclusifs des détails non pertinents, de nombreux exemples de ceux-ci peuvent être découverts dans toute l'oeuvre de Goffman. Effectivement, çà et là, il insiste sur les glissements d'attention pendant une conversation (Goffman, 1953: 142), indique qu'une interaction "euphorique" ne suppose pas que les acteurs soient complètement pris dans leur rôle (p. 248). Ailleurs, Goffman contraste les femmes qui somnoient dans les églises sans contrevenir aux "règles de bienséances" (Goffman, 1973, t.1: 107-8) aux vendeuses dans un magasin de mode, obligées de rester attentives et le sourire aux lèvres. Il insiste aussi sur la nécessité de repérer les contingences et les bruits de l'interaction (par exemple, dans une conférence: tousser, rabattre ses cheveux, boire un verre d'eau, . . .) (1987: 56-7). Il ne faut donc pas s'étonner qu'au-delà des observations ethnographiques, Goffman se lance dans une affirmation théorique tout à fait intéressante pour l'analyse des jeux d'engagement dans l'interaction. Nuançant l'application des règles de tact qui, si elle sont parfaitement suivies, créent l'"ennui" et, si elles ne le sont pas, entraînent l'"embarras", Goffman écrit qu'"une source fondamentale d'engagement consiste dans la légère infraction aux règles de tact" (Goffman, 1953: 257). La particularité de l'oeil goffmanien est de plus en plus précise: entre d'une part, la pertinence et l'acceptation mutuelle et d'autre part, l'impertinence de l'embarras, il y a une zone d'"infractions" tolérées et constitutives de l'interaction elle-même.

Mais c'est ici que tout le regard subtil de Goffman, qui lui fait voir les plus petits détails de la vie quotidienne – ces choses sans importance – commence à être tirillé par la théorie interactionniste associant ceux-ci à une affaire de pertinence significative, d'obligations partagées, de ruses stratégiques ou de perturbations

impertinentes, bref, la mainmise interactionniste sur l'“infraction légère”. Reprenons plus précisément quelques exemples dans l'oeuvre de Goffman.

Traitant dans *Behavior in Public Places* du “dialecte corporel” de l'engagement, Goffman revient sur les informations transmises à autrui concernant l'implication de l'acteur et sa visibilité selon différentes actions et “règles sociales” (Goffman, 1981: 271). “L'évaluation de l'engagement repose et doit reposer sur une forme d'expression extérieure” (p. 272). D'où les stratégies corporelles utilisées par l'acteur quand il n'a pas “envie de faire ce qu'il est censé devoir faire”: par exemple, ne pas participer à la situation, sinon adopter un engagement approprié pour cacher son attitude intérieure, utiliser des “pare-engagements” derrière lesquels “les individus vont en toute quiétude s'adonner à des activités qui font normalement l'objet d'interdictions” (p. 274). C'est l'espace classique des coulisses laissant permission et pertinence à toutes formes de latitude par rapport au rôle, mais aussi le journal dissimulant le bâillement, ou encore les mains sur les yeux fermés de l'acteur en train de s'assoupir (pp. 274-5). Bref, la ruse du pare-engagement permet d'éviter l'“insolence situationnelle” (p. 277) d'une interaction impertinente, en sauvant la pertinence de la situation (par déplacement séquentiel dans un espace approprié ou par dissimulation ne laissant voir que l'engagement attendu).

Le concept de “distance au rôle” est central pour notre débat. Il est explicité par Goffman dans un chapitre remarquable de *Encounters* (1972), avec l'objectif de décrire l'individu autrement que selon l'idéal hollywoodien (p. 103). “La distance au rôle attire l'attention sur le fait que les rôles situés permettent des expressions non pertinentes”, annonce Goffman (p. 118). Mais bien vite, nous allons le voir, le jeu de la pertinence significative et stratégique va reprendre le dessus. Ainsi, l'adhésion à une situation n'exclut pas une activité gestuelle parallèle. N'interférant pas avec la première, celle-ci indique seulement, rappelle Goffman, que l'individu n'accepte pas d'être seulement défini par son rôle officiel (p. 118). Goffman associe ici l'hétérogénéité dans l'accomplissement d'un rôle, plus à la présence simultanée (disons stratifiée) qu'à la présence séquentielle de la distance par rapport au rôle attendu. Il décrit ainsi les différentes modalités de monter un cheval de bois dans un manège (p. 93 et sq.): l'enfant de trois ou quatre ans est pleinement sérieux dans son rôle; à cinq ans, le jeune garçon veut montrer qu'il est plus qu'un cavalier d'un cheval de bois, refusant de glisser son pied dans la courroie;

à sept ou huit ans, la dissociation par rapport au rôle s'accroît encore: l'enfant monte sans se tenir avec les mains. Entre neuf et douze ans, il importe d'exercer son rôle avec une distance créatrice, traitant son cheval avec humour. Quant à l'adulte à carrousel, il ironise en resserrant sa ceinture de sécurité, croisant les bras; ou encore accompagnant son petit, il montre un air inquiet, en même temps que son intérêt n'est pas la monture en elle-même. Pour Goffman, la distance au rôle dans ces situations exprime la séparation entre le rôle exercé et l'individu lui-même. L'individu est en train de "nier non le rôle mais le soi impliqué par le rôle" (p. 95). A partir de l'exécution stratifiée d'une partie d'un rôle et de gestes parallèles, la prise de distance est doublement pertinente "pour affirmer l'attachement de l'acteur à son rôle particulier [...] et pour suggérer qu'il a une certaine désaffection et résistance vis-à-vis de celui-ci" (pp. 96-7). Le comportement qui lui permet d'entrer dans une situation en montrant qu'il n'y appartient pas constitue une double information au public concerné. L'analyse "sociologique" des différentes modalités de distance au rôle permet à Goffman d'indiquer que "la distance au rôle n'est pas introduite sur une base individuelle mais peut être prédite à partir des caractéristiques d'âge et de sexe de l'acteur" (p. 102). Même en distance au rôle, l'individu continue donc à agir sur fond de généralité prédictable et pertinente.

Quand il analyse l'action du chirurgien en salle d'opération, Goffman insiste en particulier sur la non-réductibilité de l'individu à son rôle médical. Qu'un chirurgien n'opère pas son épouse, cela ne l'empêche pas, en cours d'intervention chirurgicale, de discuter de la santé de celle-ci avec son équipe, ou de blaguer avec les infirmières sur les hommes mariés (p. 121). Dans le cabinet médical où se trouve la photographie de famille, le patient remarquera que la personne qui le soigne est plus qu'un médecin. C'est bien l'individu comme "performeur" de multiples rôles qui préoccupe Goffman. Ceci est un point capital, indiquant l'intérêt de Goffman vers les généralités pertinentes des rôles plutôt que vers les particularités non pertinentes injectées à partir d'un autre rôle dans celui qui est attendu. Les distances au rôle, si elles ne sont pas obligatoires pour la situation, le sont pour l'humanité des individus concernés (p. 126). Mais dans la propre analyse de Goffman, il ne s'agit jamais que d'un glissement de pertinence: non pas celle qui est obligatoire en tant qu'elle renvoie à tel ou tel rôle, mais celle qui

est typique en tant qu'elle est attendue dans telle ou telle situation (p. 127).

Dans *Les cadres de l'expérience* (1991), Goffman synthétise et théorise, selon un nouvel ensemble conceptuel, les observations ethnographiques qui ont traversé toutes ses recherches précédentes. La complexité ethnographique d'une situation, non pas réduite au modèle narratif idéal, constitue la base d'une théorie de l'expérience sociale dont le flux caractéristique est indice de sa stratification en différentes couches. Non sans avoir mentionné, en rappel du pôle "pertinence", les "attentes normatives" d'un cadre, et en particulier celles concernant l'engagement et l'attention, Goffman précise aussi que "nous tolérons des écarts à la norme" et ajoute d'emblée: "surtout si nous savons ménager les apparences" (1991: 338). Goffman insiste de manière très intéressante sur les "contingences particulières" qui constituent les expressions du visage toujours "très labile et très instable" (p. 342). Mais il se montre d'emblée inquiet car il craint la perturbation de cette "plaque sensible". Il cherche le danger qui fait "chavirer" la situation: éclats de rire, sanglots, colère, panique, absorption dans son personnage. Le chapitre concerne désormais les éléments impertinents et toutes les réactions mal à propos dans la situation. Le répertoire des activités "hors cadre" exprime au plus haut point la subtile observation du détail ethnographique sans importance et en même temps la tentation interactionniste de l'auteur. "Les participants suivent donc une ligne d'activité – une intrigue – autour de laquelle gravitent d'autres événements considérés comme hors cadre. On peut donner l'impression d'être tout à fait attentif à la chose à faire alors qu'on pense à tout autre chose" (p. 201). L'argument est lancé et Goffman de proposer la notion de "canal de distraction". Evoquant d'abord la distraction des participants par des événements se produisant "à côté", "ailleurs" et "sur une autre scène" et ménageant "notre aptitude à l'engagement approprié", Goffman pourrait difficilement prendre un exemple plus "extrême": l'intervention critique tapageuse suite à laquelle un orateur fait comme s'il ne s'était rien produit (p. 203). Ce qui intéresse Goffman, ce n'est pas la légèreté même de la distraction, mais c'est au contraire la gestion de son impertinence: "on doit", écrit-il, "envisager un mécanisme qui ait pour fonction de faire disparaître les ratés et d'agir en sorte que cette disparition puisse faire partie de l'activité" (p. 204). De l'impertinence à la pertinence... Comment un militaire en parade peut-il gérer son envie de bouger ou de bâiller? Goffman répond: la supprimer, faire

comme si de rien n'était ou (même si ce n'est pas possible pour le militaire, cela peut être valable dans d'autres cas) demander de sortir du rang, empêcher l'autre de percevoir la "défaillance", s'octroyer la liberté de le faire ou encore être excusé pour l'avoir fait (p. 205). Bref, dans ces cas "extrêmes" (nous citons Goffman), la distraction est toujours déjà impertinente et donc à gérer. C'est bien ce qui préoccupe Goffman: les modalités de neutraliser ou d'excuser ces gestes. L'impossibilité goffmanienne de penser la distraction en dehors de son impact pertinent ou impertinent est évidente, non seulement par le choix des exemples mais aussi par le mode d'analyse dont ceux-ci sont dépendants et qui ne peut éviter de considérer la portée stratégique-pertinente de l'acte latéral. Goffman continue ce chapitre sur le "hors cadre" en analysant les "signaux de direction" (renforçant la pertinence des messages à écouter) et en insistant sur la capacité humaine de "dissimuler l'impertinence", par le système des coulisses ou l'expression simulée du visage. Goffman conclut que traiter les "multiples parasitages" avec "attention minimale" est un "trait essentiel de la compétence interactionnelle" mais il affirme en même temps l'importance du schème stratégique qu'il va développer tout au long du chapitre en insistant sur la réutilisation et la manipulation du canal de distraction. Goffman se délecte à reconstruire ces jeux de recadrage et de transformation de séquences d'activité. La manipulation la plus "stratégique" du canal de distraction consiste sans doute à l'exploiter "pour transmettre des informations secrètes": comment tricher aux cartes en se grattant le nez ou en bougeant ses mains (pp. 221-2). Tous les détails observés par Goffman sont en fait réintégrés dans des enjeux de pertinence, d'impertinence ou de stratégie. Goffman insiste moins sur ces signes d'humanité en tant qu'ils sont particuliers et contingents que sur la gestion ou la manipulation stratégique de ceux-ci: ce qui leur donne une dimension pleinement perturbatrice ou les intègre dans les règles de la pertinence et de l'acceptation mutuelle. Le mode mineur de la réalité est définitivement manqué par une telle lecture interactionniste.

#### **4. Pour une théorisation sociologique du mode mineur de la réalité**

Pour rendre compte de la valeur des détails en tant qu'ils sont non pertinents, il nous faut sortir du schème interactionniste, d'abord à un niveau méthodologique. Evoquons-le brièvement. Il ne s'agit

plus de pratiquer une observation interactionnelle qui implique, par souci d'efficacité, de repérer les signes pertinents et partagés par lesquels on se positionne dans l'interaction, mais plutôt une observation extérieure rapprochée. Dans celle-ci, l'observateur n'est plus un interactant ordinaire dans le groupe, mais devenu extérieur à la situation, il utilise la subtilité de son œil ou mieux encore des données photographiques (ou filmiques). Parce qu'elles constituent des images indiciaires de la réalité (comme la fumée par rapport au feu), elles ne peuvent qu'attester la présence "humaine" de tels détails non pertinents sur fond des enjeux pertinents de la situation. Et l'observateur aura l'occasion de les regarder autant de fois qu'il veut. Mais nous ne voulons pas dans cet article insister sur cet aspect méthodologique (pour d'autres travaux dans ce sens, cf. Piette, 1992, 1993, 1996). Le but est bien de proposer un schéma théorique qui puisse intégrer ce mode mineur de la réalité, c'est-à-dire, ces détails en tant qu'ils ne sont pas pertinents. Nous nous retrouvons donc devant cette situation théorique: d'un côté, l'hypothèse tout à fait claire que l'effet d'humanité est une condition nécessaire à la vie collective et en particulier à une interaction sociale; d'un autre côté, la reconnaissance tout aussi évidente que cet effet d'humanité en tant que représenté par du non-typique et du non-pertinent est nécessairement associé à des éléments non partagés – ce qui semble nous faire sortir de l'objet sociologique par excellence. Constituant une interrogation sur les opérations de base du discours sociologique classique, les réflexions récentes de Luc Boltanski et Laurent Thévenot débouchent sur une ethnographie des situations avec leurs actions décomposées en courtes séquences et croisent directement notre objectif de repérer du non-pertinent sur fond de pertinence. Il en résulte une "approche de la coordination des conduites humaines" (Boltanski et Thévenot, 1991: 48) se fondant sur une oscillation au moins entre deux axiomes fondamentaux: celui de la "commune humanité" entre les hommes et celui de leur "dissemblance" (pp. 96–8). Poussés à la limite, ils engendrent respectivement un monde où vivrait un "Homme unique" (monde totalitaire) et un monde éclaté par les particularités individuelles (chaos). Le modèle théorique présenté par Boltanski et Thévenot insiste en effet sur la capacité humaine de dépasser les "particularités" pour s'entendre avec d'autres sur un "bien commun". Cette qualité suppose au moins un "sens du naturel" et un "sens moral" permettant à chacun de reconnaître une situation, de s'y ajuster normalement, d'adopter une disposition conforme et

aussi de se soumettre à la contrainte d'ordre. Mais comment cela se passe-t-il concrètement?

D'abord, les hommes ne vivent pas, dans une situation, rivés à un principe d'équilibre, une seule "grandeur", pour reprendre le vocabulaire de Boltanski et Thévenot. Il y va de la normalité d'une organisation ou d'une situation de participer de différentes grandeurs. Des individus différents renvoient dans une même organisation à des "sphères de pertinences séparées" dont la coprésence caractérise toutes les formes d'organisation ne pouvant survivre qu'au prix de cette tolérance. Un même individu affronte successivement sur une même journée des situations associées à des pertinences différentes (économiques, politiques, domestiques, . . .). Mais, là, nous restons dans des formes édéniques de pertinence (ou de "généralité" selon nos deux auteurs) plurielle fonctionnant sur le mode du compromis ou de l'arrangement de ces différentes pertinences, ou encore sur le mode du basculement dans différents états pertinents. Par ailleurs, la coexistence de grandeurs différentes ne se fait pas nécessairement sur le mode harmonieux. Nous entrons alors dans des situations de controverse qui, si elles étaient permanentes, construiraient un monde non plus édénique mais complètement paranoïaque.

Comment alors maintenir, dans une situation coordonnée, de la pertinence et de la dissemblance et en même temps éviter un monde édénique ou paranoïaque? Ou comment décrire une situation sans qu'elle apparaisse totalitaire, édénique, chaotique ou paranoïaque? Il existe en effet des formes de coprésence où les deux principes d'équilibre ne se donnent pas avec une intensité égale, l'un des deux, non typique de la situation et non prioritairement pertinent se donnant sur le mode de la particularité non pertinent. C'est ici que Boltanski et Thévenot laissent apparaître en filigrane dans leur construction théorique une place pour le détail particulier, sur la base même du principe de la "plasticité humaine" et de l'effet de normalité (p. 30). Une ethnographie de l'action doit ainsi compter sur la dimension inépuisable des "puissances de la personne" (p. 433).

Parallèlement aux deux formes de généralité plurielle, la coprésence d'un détail non pertinent et d'un principe supérieur commun renvoie aussi à deux modalités. Selon la première, le détail non pertinent se donne comme un "surplus" qui permet de faire pénétrer des "mondes" plus ou moins actualisés et plus ou moins potentialisés, à l'intérieur d'autres mondes fonctionnant pleinement sur le mode de la généralité actualisée: c'est, par exemple, le cas du monde civique

régulant sur le mode de la généralité des situations mettant en rapport des citoyens et des fonctionnaires, représentants de l'Etat, et où l'insertion de l'effet d'humanité apparaît précisément comme un "plus". Celui-ci s'y déploie sur le mode de la particularité dans la mesure où il n'est pas typique de la situation qui pourrait très bien fonctionner sans sa présence. Ce surplus risque de ne pas être rapportable dans une description ultérieure qu'en ferait le citoyen ne retenant que la dimension administrative de l'interaction. C'est sur un mode moins actualisé, seulement en tant que trace visible, ou même sur un mode encore mieux potentialisé, dissimulant toute trace extérieure (tout en maintenant une possible distraction mentale), que peut fonctionner la présence photographique d'un membre de la famille sur un lieu de travail engageant des interactions se régulant prioritairement sur le mode, par exemple, de la généralité industrielle. Bref, la présence simultanée d'une deuxième généralité peut fonctionner comme détail non pertinent. Nous voyons ici le progrès théorique accompli par ce modèle d'analyse par rapport à la vision goffmanienne.

Selon la deuxième modalité, le détail non pertinent apparaît sous forme d'écarts qui, sans visée critique et contestataire, sont "traités comme s'ils ne tiraient pas à conséquence" (Boltanski et Thévenot, 1991: 435). Ils supposent ainsi la tolérance des autres, qui "n'est donc pas abordée ici comme une conduite morale mais comme une exigence pragmatique" (p. 435). Une des grandes difficultés de la description en général et de la description sociologique en particulier est bien d'avoir associé les personnes dans des "états-personnes" (p. 436). De plus, faut-il toujours décrire les gens comme pleinement absorbés? Bien sûr, le sens naturel de l'homme implique qu'il adopte une position conforme, concentre son attention sur ce qu'il importe (p. 484) mais le même sens naturel entraîne aussi l'impossibilité de ne pas se laisser distraire. Mais seulement de telle manière que la distraction ne soit pas remarquée et reste sans pertinence. "Les personnes sont toujours distrayantes parce qu'elles sont toujours dans tous les mondes" (p. 484), ou encore: "aucune situation, aussi pure soit-elle, ne peut éliminer à jamais la diversité des contingences dont le bruissement se maintient aux confins de ce qui est en ordre... Chacun des mondes porte la trace, par ce tohu-bohu, de la possibilité d'autres mondes" (p. 171). Revenant sur le basculement de notre homme en diverses situations édéniques au cours d'une journée, nous reconnaissons maintenant l'impossibilité pragmatique de l'immersion complète dans chaque situation. L'immersion peut

tout au plus correspondre à une courte séquence d'activité, oscillant nécessairement, selon des intensités variables, avec des séquences de distraction, à moins qu'elle ne soit elle-même déjà pénétrée de particularités diverses avec des traces plus ou moins visibles. "La capacité d'ouvrir et de fermer les yeux, de se laisser prendre par la nature de la situation ou de s'y soustraire, n'est pas seulement manifeste dans la critique, elle est également à l'oeuvre chaque fois que les personnes ont à accomplir le passage entre des situations relevant de mondes différents, ce qui la rend, dans une société complexe comportant des agencements multiples, indispensable à la conduite normale de la vie quotidienne. Le passage d'un état naturel à un autre ne peut être conçu comme un simple effet mécanique de la situation" (pp. 287-8). La gestion de ces basculements entre les réalités de la situation précédente et celles de la nouvelle avec lesquelles elles paraissent incompatibles est facilitée par deux raisons: non seulement des mondes particuliers restent présents dans des mondes généraux permettant ainsi divers enchevêtrements, mais aussi la plasticité humaine inclut cette capacité "léthargique", comme dirait P. Veyne (1988), d'adhérer en-dessous du niveau de conscience à différentes vérités, ainsi que la faculté d'oubli maintenant une sorte de coupure entre les différents mondes. Les rémanences de situations antérieures (parfaitement potentialisées ou constitutives de traces non pertinentes) et la possibilité de se laisser distraire par les "machins extérieurs", le "tohu-bohu ambiant" (Boltanski et Thévenot, 1991: 268) ou des "bruits impertinents" qu'on mettrait à profit pour se détacher du présent (p. 282) – et d'autant plus facilement que l'on est préoccupé par une autre réalité – se mêlent et se succèdent dans toutes situations, en tension avec l'"intervention active des personnes pour rester dans l'état d'esprit qui convient" (p. 282).

Il existe ainsi différentes formes de distraction qui restent sur le mode de la particularité non pertinente à la situation. Sans prétention à l'exhaustivité, une liste récapitulative de notions-clés pourraient aider à l'"expérimentation" et à focaliser directement sur les réalités qu'elles désignent sur le terrain de l'observation:

- la distraction contingente que l'on vient d'évoquer, stimulée en cours d'action par ces "machins extérieurs" (le soleil qui brille ou la tache sur le mur);
- la distraction-limite par laquelle on se détermine dans une situation, par les exigences d'un monde extérieur (p. 268): ainsi celui

qui se montre "ailleurs" dans une situation comme s'il était encore dans la situation précédente et qui est prêt d'être remis à l'"ordre" pour assurer que la situation tienne (p. 289);

- la discordance: c'est-à-dire la présence d'une personne avec une autre "nature" que celle attendue dans la situation (p. 282). C'est l'exemple du petit enfant, dont la mère n'est pas disponible et qui accompagne le père dans une réunion syndicale;
- le détachement par lequel on ne se prête pas à la situation avec naturel, manifestant un air absent (mais sans calcul stratégique) ou ne pouvant retenir un fou rire, un assoupissement.

Selon cette perspective présentant "les actions humaines comme une suite de séquences où les personnes, engagées dans des moments successifs, doivent mobiliser en elles des compétences diverses" (Dodier, 1991: 427), la distraction apparaît bien comme une compétence humaine, parallèle à d'autres compétences interactionnelles qui servent à identifier, à se justifier. A des finalités d'observation, se pose la question de la visibilité du détail non pertinent. Les différentes dimensions de la personne inépuisable peuvent soit s'actualiser pleinement dans la visibilité (c'est le cas de la "généralité") soit rester potentialisées avec la possibilité de se manifester sous forme d'une trace spécifique (c'est le cas du détail non pertinent). Par ailleurs, quelles modalités de coexistence celui-ci entretient-il avec l'expression des compétences visant une dimension générale? Toujours à des fins d'expérimentations, trois cas peuvent être présentés:

- le compromis: il consiste dans une réunion simultanée de tous les deux, en même temps et au même endroit, dans un même geste, même si l'un peut être plus ou moins occulté par rapport à l'autre;
- le compartimentage: il correspond à la production d'actions différentes dans des temps et des lieux différents, sur le mode de la succession;
- l'oscillation: elle surgit dans une situation où, ni compromis ni compartimentage n'étant possible, l'acteur, par ses gestes ou décisions, entre dans un mouvement oscillatoire ou de va-et-vient entre l'action générale et le détail non pertinent.

D'une certaine manière, l'individu en interaction ne peut pas radicalement choisir une action et détruire toute modalité alternative.

Au contraire, il choisit sans éliminer la possibilité d'un choix alternatif. Les choix d'action retenus sont ainsi actualisés sur le mode de la généralité et d'autres, non retenus mais non détruits, restent potentiels, laissant des traces visibles sous forme de détails non pertinents et non typiques. Les séquences d'activité et l'engagement subjectif des acteurs renvoient directement à une implication paradoxale dans la mesure où ceux-ci ne peuvent adopter un comportement sans directement adopter, selon une des ces trois modalités, un comportement contraire qui se manifeste avec plus ou moins d'intensité à partir de détails non pertinents.

La caractérisation du détail non pertinent comme forme d'action trouve des précisions théoriques importantes dans un autre livre de L. Boltanski (1990) centré sur une forme de compétence nommée "agapè" et ne supposant aucune forme de généralité laissant place au seul mode de la particularité, sans pour autant provoquer une situation chaotique. "L'agapè ne dépend pas de la valeur de son objet. Non par un détachement ascétique mais parce qu'elle ne sait pas la reconnaître. Elle ne pose pas la question de la valeur de l'objet auquel elle s'adresse. . . . C'est cette indifférence au mérite qui qualifie la gratuité de l'agapè. . . . Elle ne sait être active que suscitée par la présence de personnes singulières, mais les personnes auxquelles elle s'adresse sont celles qu'elle trouve sur son chemin et dont elle croise le regard. . . . L'agapè, défini par le don, n'attend pas de retour, ni sous la forme d'objet, ni même sous l'espèce immatérielle d'amour en retour" (Boltanski, 1990: 171-3). A partir d'une telle description inspirée par le modèle théologique hors du schème interactionniste, Boltanski frappe directement quelques idées classiques de la sociologie: celles de la pertinence rationalisée, du calcul stratégique ou de la mauvaise foi toujours à dévoiler, de l'action essentielle valable par sa généralité et bien sûr aussi partagée (et donc non particulière). "La personne en état d'agapè", continue Boltanski, "ne retient pas plus qu'elle n'attend. Elle ne se souvient ni des offenses subies, ni des bienfaits qu'elle a accomplis, et c'est à juste titre que la faculté de pardonner est, avec la faculté de donner gratuitement, la propriété la plus souvent associée à la notion d'agapè" (p. 177). La capacité d'oublier renvoie aussi à d'autres caractéristiques: laisser-aller, insouciance, inconséquence. "C'est l'option pour le présent qui assure en définitive la consistance entre les principales propriétés qui définissent l'agapè" (p. 179). Une telle compétence qui engendre une action immédiate, sans anticipation de réponse, valant sur le mode du particulier et pour le présent, sans

renvoi au mode de la généralité, est incompatible avec tout retour sur soi, réflexivité ou visée rétrospective sous peine de sortir d'elle-même. "Le laisser-aller de l'oubli favorise l'implicite, puisque l'explicitation supposerait l'accès à des formes de généralisation visant l'appréhension de totalité. L'inhibition de la faculté de juger et de totaliser est telle que l'identification fait problème" (p. 227).

De même que la vie sociale sous le seul mode de la généralité serait édénique et celle sur le mode de la critique permanente avec dénonciation et besoin de justification serait paranoïaque, le seul mode de la particularité engendrerait dans la vie sociale un état tout aussi utopique. Mais Boltanski décrit ici un modèle de compétence tel qu'on peut le retrouver, comme dans les cas précédents, dans une séquence courte d'action insérable dans le processus de basculement quotidien. Il est au moins deux points par lequel l'état d'agapè nous interpelle. Premièrement, il ne peut se dire sans entraîner des formes de généralisation comme par exemple la reconstruction biographique comme totalisation synthétique: en tant que détail particulier, l'agapè n'est pas dicible sans se nier elle-même. Elle peut être seulement observable à travers des séquences d'action dans lesquelles elle pourrait se ranger ou encore par des traces qu'elle pourrait laisser dans d'autres modalités d'action. Deuxièmement, l'insistance sur l'agapè comme mode de comportement concerne d'autant plus notre propos que ses qualités ressemblent d'une certaine manière à celles qui sous-tendent l'action en mode mineur: hors schème interactionniste, celui-ci renvoie à une même absence socio-stratégique de calcul plutôt qu'à un choix rationnel (d'où la valorisation de l'oubli et du sans conséquence), à la non-pertinence du détail plutôt qu'à l'acte généralisable et partagé. Mais curieusement, alors que l'introduction d'une deuxième grandeur dans le régime de la généralité ne pouvait être enregistrée sous le mode mineur qu'en perdant son impact général ou sa visée critique et dénonciatrice, l'état d'agapè ne correspond directement aux actions accomplies sur ce mode mineur que si on lui soustrait son caractère "entier" et si on lui injecte une forme de réflexivité. Celle-ci, comme nous l'avons vu, ne peut être celle de la position critique, de l'ironie calculatrice ou de la mauvaise foi. Equivaut-elle au type de réflexivité centrale dans le discours ethnométhodologique? Dans celui-ci, la réflexivité est aussi pratique qu'antédiscursive, ne constituant en rien moins qu'une manière non verbale de constituer le code culturel et, d'une certaine manière, d'exhiber le fonctionnement de l'ordre social. Comme inéluctablement, elle renvoie à la pertinence, au

partagé et à la généralité de l'action. Nous dirons plus simplement que la réflexivité déployée par le mode mineur de l'action est diffuse: ni critique, ni assignatrice d'un sens ou d'un ordre, elle indique une attitude existentielle qui ne peut permettre la parfaite adéquation d'une action avec elle-même et qui, au contraire, privilégie un surplus comportemental et/ou cognitif latéralisant l'action attendue mais sans compromettre sa pertinence et sa typicalité. Les hommes présentent une double compétence: gérer la dimension collective que suppose nécessairement l'interaction à laquelle ils participent, mais aussi, et en même temps, gérer leur propre particularité par des gestes, des mouvements, des pensées spécifiques à chacun. Ils introduisent ainsi le détail particulier sur ce fond de généralité. Le détail particulier non pertinent et constitutif du mode mineur de la réalité apparaît ainsi comme une contrainte interactionnelle: il est ce qui empêche l'interactant de paraître complètement envahi par la présence et le discours de l'autre, l'objet qui le préoccupe ou la situation en général, sans pour autant que notre homme tombe dans l'auto-absorbement de celui qui est centré sur lui-même, coupé des autres interactants (cf. pour ces réflexions, l'article de Piper, 1991). C'est bien en ce sens qu'il est une contrainte interactionnelle, la fermeture totale sur soi comme l'ouverture totale envers les autres ne pouvant qu'effrayer ou faire rire. Il y a bien une place pour le détail non pertinent comme signe d'humanité, non assimilable à la généralité pertinente comme chez Goffman.

## 5. Conclusion

Accomplie sur le mode mineur, l'interaction suppose, de la part de l'acteur, une discrimination cognitive entre les traits majeurs pertinents et typiques et les autres, non pertinents et non typiques. C'est ceux-ci qui non seulement sont vus et non remarqués mais sont aussi jugés non significatifs et non partageables. Ainsi constitué par des détails particuliers, le mode mineur doit être distingué de la distance au rôle, du registre ironique et parodique, des comportements ambivalents, du chahut et de la provocation symbolique. Indice d'humanité, le mode mineur de la réalité constitue une "exigence pragmatique" mise en oeuvre par des humains en interaction. Il invite à un retour récapitulatif et critique sur les théories de l'interaction, en particulier celle de Goffman. Selon celui-ci, les gestes et postures donnent des informations sur ceux qui les accom-

plissent, en particulier aux autres qui y trouvent des indications sur l'identité de leurs partenaires et évaluent la normalité de leurs actes. Dans ce corps-à-corps expressif qui ne peut dire n'importe quoi sous peine d'hypothéquer la définition de soi en jeu, beaucoup de signes ont un sens, même ceux qui expriment une distance au rôle. Dans cette perspective, le mode mineur est constitué d'un ensemble de signes qui, bien qu'ils soient vus comme les autres, ne sont pas considérés, par l'effet de minorisation, comme des indicateurs de l'identité sociale sans pour autant suggérer un état d'anormalité. En tant qu'il est non pertinent et toléré, il comprend bien ce qui est exclu de l'"ordre expressif" pour les partenaires d'une interaction en vue de leur ajustement réciproque. Il n'est certes pas requis pour l'établissement de la définition de soi mais sa présence, plutôt que d'entraîner un signe d'impertinence, imprègne de façon nécessaire la situation d'un signe d'humanité. Il empêche ainsi l'interaction de n'exhiber que des signes pertinents. Nous avons vu que le mode mineur est un autre élément nécessaire pour une interaction, dont l'absence risque tout autant qu'une définition impertinente de soi l'interprétation d'une situation en terme de folie.

Dans la plupart des théories de l'interaction et de l'expérience ordinaire, le sens pratique relève du registre de la seule pertinence comprenant la familiarité de l'individu à la culture, la possibilité d'identifier ce qui se passe, le souci de l'ordre social et une compréhension sous le registre de la typicalité. L'injection du mode mineur dans l'action renvoie désormais celle-ci à l'exercice d'une dynamique entre pertinence et distraction non pertinente, dont le dosage est arbitré par le degré de tolérance variable selon les situations. Tandis que la pratique de la seule pertinence suppose un monde paranoïde et celle de la seule distraction un monde déstabilisé, la dynamique entre les trois pôles semble réguler des situations mettant en coprésence des êtres "humains" en tant que tels.

*Albert Piette* est Maître de Conférences à l'Université Paris VIII et membre titulaire du Centre d'Études interdisciplinaires des faits religieux (CNRS-EHESS). Son dernier ouvrage est: *Ethnographie de l'action. L'observation de détails*, Paris, Métailié, 1996. Adresse de l'auteur: 4, rue de la Colonie, F 28410 - Boutigny-Prouais.

## Références

- Adler, P.A. et Adler, P. (1987) *Membership Roles in Field Research*. Newbury Park, CA: Sage.
- Boltanski, L. (1990) *L'amour et la justice comme compétences*. Paris: Editions Métailié.
- Boltanski, L. et Thévenot, L. (1991) *De la justification. Les économies de la grandeur*. Paris: Gallimard.
- Cicourel, A.V. (1964) *Method and Measurement in Sociology*. New York: Free Press.
- Cicourel, A.V. (1979) *La sociologie cognitive*. Paris: PUF (1974).
- Denzin, N.K. (1989) *The Research Act*. Englewood Cliffs, NJ: Prentice-Hall (1970).
- Dodier, N. (1991) "Agir dans plusieurs mondes", *Critique* 529-530: 427-58.
- Douglas, J.D. (1976) *Investigative Social Research*. Beverly Hills, CA: Sage.
- Goffman, E. (1953) "Communication Conduct on an Island Community", dissertation PhD non publiée, Département de sociologie, Université de Chicago.
- Goffman, E. (1972) *Encounters: Two Studies in the Sociology of Interaction*. Allen Lane: The Penguin Press (1961).
- Goffman, E. (1973) *La mise en scène de la vie quotidienne*, 2 tomes. Paris: Les Editions de Minuit (1956 et 1971).
- Goffman, E. (1981) "Engagement", in Y. Winkin (dir.) *La nouvelle communication*, pp.267-78. Paris: Seuil (1963).
- Goffman, E. (1987) *Façons de parler*. Paris: Les Editions de Minuit (1981).
- Goffman, E. (1988) "L'ordre social et l'interaction", in Y. Winkin (dir.) *Les moments et leurs hommes*, pp.95-103. Paris: Seuil (1953).
- Goffman, E. (1991) *Les cadres de l'expérience*. Paris: Les Editions de Minuit (1974).
- Groupe  $\mu$  (1978) "Ironique et iconique", *Poétique* 36: 427-42.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1980) "L'ironie comme trope", *Poétique* 41: 108-27.
- Piette, A. (1992) *Le mode mineur de la réalité. Paradoxes et photographies en anthropologie*. Louvain: Peeters.
- Piette, A. (1993) "Epistemology and Practical Applications of Anthropological Photography", *Visual Anthropology* 6: 157-70.
- Piette, A. (1996) *Ethnographie de l'action*. Paris: Métailié.
- Piper, A.M.S. (1991) "à Impartiality, Compassion, and Modal Imagination", *Ethics* 101 (Jul.): 726-57.
- Rock, P. (1979) *The Making of Symbolic Interactionism*. London: Macmillan Press.
- Shalin, D.N. (1986) "Pragmatism and Social Interactionism", *American Sociological Review* 51 (febr.): 9-29.
- Simmel, G. (1986) "Psychologie de la coquetterie", in P. Watier (dir.) *Georg Simmel: la sociologie et l'expérience du monde moderne*, pp.47-62. Paris: Méridiens/Klincksieck (1909).
- Thévenot, L. (1993) "Agir avec d'autres. Conventions et objets dans l'action coordonnée", in L. Quéré (dir.) *La théorie de l'action*, pp. 275-89. Paris: Editions du CNRS.
- Veyne, P. (1988) "Conduites sans croyances et œuvres d'art sans spectateurs", *Diogène* 143: 3-22.
- Winkin, Y. (1988) "Erving Goffman: portrait du sociologue en jeune homme", in Y. Winkin (dir.) *Les moments et leurs hommes*, pp. 12-92. Paris: Seuil/Minuit.